# Sommaire

Préface ..... 5

Chapitre 1
Regards d'enfance ..... 9

Chapitre 2
« Chez Diederichs » ..... 21

Chapitre 3
Les Géants de l'étoffe ..... 33

Chapitre 4
Petits Poucets de l'étoffe ..... 45

Chapitre 5
Les tissages aux champs ..... 61

Chapitre 6
Les «heures sup» à la ferme ..... 73

Chapitre 7
Bien des déplacements... ..... 85

Chapitre 8
Entre deux ou trois gares ..... 103

Chapitre 9
L'étal et l'atelier ..... 115

Chapitre 10
De mille façons de vivre ensemble ..... 127

Chapitre 11
Les planches, la plume et l'écran . . . . . 143

Chapitre 12
Dieu et ses croyants . . . . . 157

Chapitre 13
De la résistance des matériaux... . . . . 165

Chapitre 14
La paix et la citoyenneté . . . . . 178

Postface . . . . . 190
Remerciements . . . . . 190

Imprimé en France

Mise en pages: Muriel Girard, Presses Universitaires de Grenoble

Chapitre 1

# Regards d'enfance

– Je suis originaire de Lyon, *nous a d'abord confié Suzanne Durand*, et c'est là que j'ai commencé à enseigner. Mais au moment de la mort de mes parents, je suis venue à Bourgoin-Jallieu. J'ai été institutrice dans le privé, à l'école de filles Saint-Charles, devenue mixte par la suite. Aujourd'hui, c'est l'école Saint Michel, près de l'église Saint-Jean-Baptiste.

Les élèves étaient entre vingt et trente. Ils étaient du quartier et je connaissais leurs parents non pas tant par des réunions que par de vrais contacts personnels. Chez les enfants, ce que j'aimais, c'était leur simplicité, leur spontanéité. Je les avais souvent après la maternelle, et à la fin j'ai enseigné au cours préparatoire. J'ai beaucoup aimé ce métier.

La salle était décorée de leurs dessins. Il fallait commencer par recharger le poêle à bois, enfiler les blouses bleu clair. Nous avions de vieux bureaux d'autrefois, en bois, à deux places, avec le banc accroché et l'encrier devant, sur le rebord. J'utilisais toujours la plume gauloise, parce qu'elle était plus souple, et bien sûr il y avait quelques taches d'encre. Avec le buvard, tout s'arrangeait. Je leur racontais beaucoup d'histoires, nous lisions des contes. Après la classe, il fallait raccompagner les enfants à pied jusque dans leurs quartiers, et chaque maîtresse prenait un groupe avec elle. Ensuite, avec l'apparition des voitures, ce sont les familles qui sont venues les chercher à la sortie de l'école.

Je venais de Ruffieu à bicyclette, ou bien il me fallait une demi-heure à pied. Quand il neigeait, je descendais à pied avec des galoches, j'avais moins froid. L'année où l'hiver a été si terrible, où les oliviers dans le Midi ont gelé, je rentrais même chez moi le midi, pour me réchauffer. À l'école, l'encre avait gelé dans les encriers…

Ceux qui avaient du mal à suivre, je me suis arrangée pour leur offrir un emploi du temps spécial pendant la classe, ou après. Certains me reconnaissent encore en me croisant ici ou là. Un jour, un peintre en bâtiment travaillait à la maison. Il m'a dit :

– Vous ne vous souvenez pas de moi ?

– ...

– C'est vous qui m'avez appris à lire ! J'avais la tête dure…

Il y avait trois groupes en primaire à Saint-Charles. On les emmenait aussi en promenade, une fois par semaine, au Jardin de Ville à Plan-Bourgoin. Les jours de fête, les élèves revêtaient leur bel uniforme qui se composait de jupes et de bérets bleu marine, et de corsages blancs. Lors de la fête costumée, en janvier, un spectacle était joué par les enfants. Oui, j'ai aimé ce métier… Bien souvent, j'avais fait la classe, déjà, aux parents de mes élèves. J'en ai tellement de bons souvenirs que cela suffit aujourd'hui à remplir ma vie.

*Plutôt heureux d'apprendre que les profs pouvaient avoir d'aussi bons souvenirs de leurs élèves, nous avions hâte de rencontrer aussi d'anciens écoliers… Cette fois, ce serait peut-être différent. En tous cas leurs souvenirs allaient nous faire remonter encore plus loin dans le temps…*

– De Funas, *nous a précisé la première personne interrogée*, nous faisions la plupart de nos déplacements à pied. À la maison, nous étions six enfants et le matin, après les foins, nous partions à l'école en galoches, avec une pèlerine sur le dos. Comme j'étais la quatrième de la famille, je récupérais les pèlerines et les galoches des aînés… Je n'ai eu mes premiers souliers neufs qu'à douze ans, pour ma communion. Les filles allaient à l'école « de l'église » à Jallieu, et les garçons à l'école « du centre ». Les grands encadraient les petits. Et, tout le long du chemin, on récupérait au passage les autres enfants… Dès le lendemain de mon certificat d'études – à l'âge de treize ans – j'ai été embauchée comme chemisière, à côté du musée rue Victor Hugo.

*Nous nous sommes demandés également comment faisaient les enfants qui habitaient plus loin, à la périphérie de la ville ou dans les villages environnants…*

– Nous sommes nés tous les quatre à Mozas, *ont répondu M. et J. S. et Germaine et André Bonichon*, et avons usé ensemble les bancs de l'école du village, une école qui a fonctionné de 1904 à 1974. Elle en était l'âme, car les soixante-quatorze élèves que nous étions, garçons et filles de 5 à 14 ans, ont beaucoup reçu de l'instituteur qui vivait là avec sa femme. Il est resté 25 ans et a instruit deux générations.

Nous avions souvent un bon kilomètre à faire à pied pour aller en classe, et certains venaient même de Saint-Savin, qui est à 3 km, d'autres enfin du village de Charbonnières, encore plus éloigné. Avec les galoches, il n'était pas facile de marcher. Par contre, elles étaient efficaces pour les *drop*, au foot! La classe durait de 8 à 11 heures et de 13 à 16 heures. Le matin, l'instituteur ou un élève arrivé à l'avance *éclairait* le poêle au milieu de la salle de classe. À tour de rôle, ou quelquefois par punition, nous allions remplir le seau à charbon. Un côté de la pièce était occupé par une bibliothèque garnie de nombreux livres: Jules Verne, Victor Hugo, Alphonse Daudet (*Le petit Chose*). Nous avons beaucoup lu.

À l'école nos « Maître » et « Maîtresse » nous inculquaient le sens des valeurs et chaque matin, nous avions un cours de morale ou d'instruction civique, qui devait être mis en pratique. Un jour, en récréation, les garçons s'étaient fait vertement « sermonner » pour avoir sifflé le curé qui passait lentement, perclus de rhumatismes. Ou bien, quand l'un d'entre eux arrivait en retard à l'école mais qu'il donnait pour toute excuse: « J'ai servi la messe », l'instituteur répondait: « Ah bon. Alors, ça va. »

Pourtant, à l'extérieur, quand nous disions que nous venions de Mozas, on nous regardait de travers. On nous surnommait les Padelles, ou les Galoches. À l'école en ville, il y avait une sorte de « racisme de pauvreté » de la part de certains profs, qui trouvaient toujours qu'on dessinait mal, par exemple… En fait, c'est une fois entrés dans la vie active que nous avons réalisé deux choses en même temps: nous étions mal considérés, et cependant nous valions aussi bien que les autres au travail.

– Mon grand-père paternel était soucieux d'éducation et d'instruction, *a complété Louise Meunier, un sourire aux lèvres.* Le soir, alors que j'étais avec une cousine de mon âge, il nous prenait chacune sur un genou et, un fablier en main, nous parlait de La Fontaine. La leçon de morale était fort bien expliquée! Aussi, quand un jour à

l'école l'institutrice a posé la question: « La Fontaine, qui en a entendu parler ? », j'ai levé le doigt pour livrer ma petite conclusion de gamine : « Moi, madame. Mon grand-père l'a bien connu ! »

*D'autres encore ont voulu parler, et c'est comme si c'était un point de repère important de préciser à quelle école on allait…*

– À Pré-Bénit, *a dit René Picollo,* les garçons allaient à Saint-Jo…

– … et les filles, *a aussitôt enchaîné Renée Terrier,* à l'école derrière l'église… On se retrouvait le jeudi au patronage, au sous-sol de l'église! Il y avait à l'époque un abbé très populaire, l'abbé Vannier, qui a marqué le quartier. Il a accompagné toute notre enfance. L'hiver, on allait au « cinéma du curé » voir les films de Tintin et Milou, Charlot, Laurel et Hardy… Il n'y avait pas encore de télé à la maison !

– Je suis allée à l'école à La Grive, *a renchéri Jeanne Gonon*. On avait classe toute la journée du samedi, c'est le jeudi qui était jour de congé. Monsieur Samuel nous apprenait à chanter, accompagné de son violon. Monsieur Villard, lui, avait un harmonium. J'ai appris ainsi beaucoup de jolies chansons, au milieu de quelques chants patriotiques… Les cours d'adultes existaient encore: ainsi, celles qui avaient déjà quitté l'école pouvaient se retrouver le dimanche matin avec madame Villard, l'institutrice, pour faire du calcul, du français, tout en écoutant des disques. C'était un bien agréable moment à passer ensemble, en discutant. Nous apportions même de la couture, de la broderie, pour avoir des conseils. D'un autre côté, les hommes s'instruisaient à propos du sol, des engrais et de la greffe des arbres fruitiers.

Nous connaissions les noms de toutes les céréales, plantes, fleurs, herbes médicinales, que nous faisions sécher l'hiver, pour en faire des tisanes. Dans la cour de l'école, une plate-bande qui longeait le bâtiment servait de jardinet, et chacune y apportait tantôt un bulbe, tantôt un plant, qui donnaient lieu à une notation par la maîtresse, et il en était de même chez les garçons.

Après l'école, nous avions davantage de petits travaux à faire que les enfants d'aujourd'hui: sarcler le jardin, casser du petit bois pour allumer le poêle, aller chercher l'herbe pour les lapins.

Au cours des grandes vacances, qui s'étiraient du 1er août au 30 septembre, certains d'entre nous s'en allaient « à maître », c'est-à-dire allaient dans une ferme garder les troupeaux, ou aider à de menus travaux.

Nous allions également glaner. À des enfants de CM2, l'autre jour, j'ai dû dessiner des « glanes » au tableau noir, pour leur montrer ce que c'était. Nous savions faire un fagot de bois: la grosse branche au milieu, les plus petites autour; il fallait bien attacher le tout.

La bonne vieille école Jules Ferry, à La Grive, a continué à tenir bon, avec un certain nombre d'aménagements, bien sûr. Mais on y voit toujours la petite vasque où on se lavait les mains autrefois, l'hiver, dans l'eau glaciale. Et la cour de récréation, agrandie, a empiété sur les grands champs qui entouraient l'usine.

*Photo de classe,1919*
*(Photo J. Gonon)*

– Pour aller à l'école, *s'est souvenue Noëlle Lambert, ancienne habitante du Clos Badin (aux Pivollets)*, nous prenions des chemins pleins de flaques d'eau, et pour que les petits ne se mouillent pas, les plus grands les prenaient dans leurs bras. Les trajets duraient parfois longtemps: il fallait bien jouer! Nous avions la rivière à traverser, sur une passerelle étroite: « Tu feras attention en traversant ! » nous recommandait-on chaque jour. Les plus désobéissants traversaient à gué, sautant d'une pierre sur l'autre… jusqu'à la chute !

*Nous avons eu envie d'en savoir davantage sur les jeux, dans les quartiers, à la maison…*

– Le Clos Badin, *a repris Noëlle Lambert*, se situait rue des Pivollets, une voie qui menait du cimetière de la Rivoire à l'ancien pigeonnier, dit « le Bonhomme en bois[1] ». Mes parents y étaient arrivés en septembre 1933, trois mois avant ma naissance. C'était une grande maison, sur l'immense terrain d'une ancienne propriété avec jeu de boule. L'usine Dolbeau en était devenue propriétaire et y avait logé les familles de huit contremaîtres et employés de bureau. L'aménagement était d'avant-garde, avec l'eau à l'évier ainsi qu'un WC dans chaque appartement. Une citerne située à la cime du coteau devait nous fournir l'eau courante. Elle avait été conçue également pour alimenter un lavoir voisin, ainsi qu'une chaudière. Malheureusement, cette réserve se trouva de temps en temps à sec, et ce problème d'approvisionnement en eau rendit vite inutilisable le bâtiment des douches, dont les quatre cabines, du coup, servirent de remise à foin pour les lapins ou de cachette pour nous les enfants qui, hors de vue des parents, sautions dans la paille pour y faire nos petites bêtises.

Ma famille était logée au premier étage, à flanc de coteau: de l'autre côté, on était au rez-de-jardin, avec, au deuxième étage, un grand balcon. Toutes les familles avaient des enfants: nous avons été jusqu'à 17 à nous amuser ensemble. Si les représentations théâtrales prévues pour les parents étaient assez rares, en revanche les parties de cache-cache avaient du succès l'été à la nuit tombée, car les lieux permettaient aux plus courageux de trouver des coins bien sombres, aux peureux de ne pas trop s'éloigner.

1. Ou encore la «tour Eiffel de Jallieu». C'était une construction abracadabrante, une sorte d'empilement de deux ou trois étages en briques, en bois et en pisé, dont la paille débordait, et qui abritait clapiers et nids de pigeons (NDLR).

Le parc était grand et épousait la pente du terrain; dans les prairies, on pouvait courir en toute liberté et se rouler dans l'herbe; enfin, les charmilles faisaient de bonnes balançoires et, pour les plus agiles, la cime d'un tilleul servait de cabane! L'allée qui reliait la rue à la maison, longue de 60 ou 70 mètres, servait même de terrain de glissade au moment de la neige: mais les parents arrêtaient les sportifs, les grandes personnes pouvant être accidentées par un accrochage! L'été pendant les vacances, nous dessinions sur les trottoirs, à la craie, de beaux appartements. Ou bien l'une d'entre nous installait une épicerie le long d'un mur et tous, nous jouions à « la marchande ».

Nous inventions des jeux inédits. Ainsi y eut-il un fou rire le jour où les garçons trouvèrent un vieil égouttoir à vaisselle en bois et s'en servirent pour dévaler les escaliers de pierre. C'était l'invention du bobsleigh! Tout le monde assistait aux descentes vertigineuses et bruyantes, jusqu'au moment où une maman sans doute plus lucide cria: « Mais ils vont se tuer! » L'invention tourna court. Plus durable fut le jeu du cocher: une demoiselle, assise dans une remorque attelée à deux garçons chevaux, se laissait promener en criant « Hue! » et en faisant semblant de donner du fouet. Là, ce sont les chevaux qui se fatiguèrent rapidement… Ainsi les jours passaient, remplis de joies, de jeux et d'inventions. Le paradis des enfants, ainsi aurait-on pu appeler le Clos Badin.

Les parents nous voyaient si heureux qu'ils ne se mêlaient pas de nos bagarres et vivaient en respectant chacun la vie privée de leurs voisins. Au contraire les enfants se sentaient comme chez eux dans presque tous les autres appartements. En été, les dames s'installaient dans la cour pour tricoter et bavarder, tandis que les hommes jouaient au tarot le samedi après-midi, aux boules le dimanche, au bistrot du quartier. Si par contre un malheur arrivait, alors là les familles pouvaient compter les unes sur les autres! En cas de chute grave on appelait toujours à la rescousse une certaine maman qui était parmi les plus âgées, mais qui avait l'esprit très pratique et rapide.

Avant la guerre, le dimanche, un de nos grands plaisirs était d'attendre le retour en voiture de la famille M. : c'était la seule voiture du voisinage. Ils rentraient de chez leurs grands-parents à la campagne et nous attendions donc leur passage au niveau de la rue. Là, nous montions à bord pour parcourir les 65 mètres de l'allée. Monsieur M. nous faisait toujours ce plaisir. Quand au moment de la guerre l'essence s'est trouvée rationnée, la voiture est restée au garage, pour plusieurs années; comme nous nous y sommes amusés en jouant aux

« familles réfugiées fuyant sous les bombes »! Un garçon assis au volant faisait le bruit du moteur, et nos voyages duraient des heures! Tout à coup, maman surgissait: « Mais où sont-ils? Mado, Jean, Robert, Dédée, Lulu! Que faites-vous? » – Mais nous jouons dans l'auto! – Ah bon… Certains parents auraient voulu déménager pour se rapprocher du centre ville, mais qu'allaient devenir les enfants, en ville?

Je ne peux oublier non plus la ferme Chapot toute proche, où nous allions voir les volailles, moutons, vaches et autres animaux: tout ce monde nous était familier, et quelle joie, au beau milieu des vacances d'été, d'assister sans bouger au travail de la *batteuse*! Il y aurait encore des pages et des pages à écrire: l'après-guerre a vu se transformer plusieurs grands prés en jardins pour les employés de l'usine; les parents ont cru bon de transformer également le coteau en jardin, mais un jour un gros orage a fait glisser tout ensemble la terre, les légumes et les mauvaises herbes jusqu'aux portes du premier étage.

Ensuite les enfants ont grandi et les familles se sont en partie dispersées. C'est la construction de l'autoroute qui a fini par chasser les derniers habitants, alors tous à la retraite. Mais quand nous nous retrouvons, nous les « enfants », chacun dit à l'autre: « Tu te rappelles? Ah, le Clos! Nous étions heureux! » Un dimanche, avec maman, je suis retournée voir. Mais le Clos était vide, les volets étaient arrachés… Une grosse boule, attachée à une grue, se balançait et avait commencé à détruire les bâtiments. Au moment de repartir, j'ai vu traîner à terre une photo. C'était une photo de mariage… Elle était sans doute tombée d'un tiroir lors d'un déménagement… Quelle tristesse! Il n'y avait plus personne, plus un bruit, plus un de ces cris de joie qui nous avaient fait vivre! Alors j'ai compris: c'était la fin de notre jeunesse heureuse. Que beaucoup puissent en avoir une semblable! C'est en tous cas mon souhait!

*Pourtant, cela n'avait pas l'air facile tous les jours…*

– Je me souviens aussi des Pivollets, *a dit Suzanne Falcoz*: dans ma petite enfance, nous habitions la maison Magnan. Tous les locataires allaient chercher l'eau dans la cour, au bassin que l'on peut voir encore actuellement. La maison, bâtie sur deux étages, était bien située. Par contre, nous n'avions qu'un WC commun dans la cour. C'était vraiment la vie de famille entre tous. Quant à l'électricité, nous l'avons vue arriver dans les années 27-28. Je vois encore mon frère, qui était graveur sur bois, en train de s'éclairer à la lampe à pétrole!

« Les Pivollets » étaient un quartier paisible. Pourtant, quelques entreprises s'y sont installées: d'abord un établissement d'impression sur étoffe, Mermoz, qui pendant la guerre 39-40 allait servir de caserne au 4e Génie; un peu plus loin, l'usine d'impression Durand… En revenant le long de la Bourbre, on longeait la vigne vierge en tonnelle du Clos bouliste Chamousset, où les familles se réunissaient pour les fêtes et les anniversaires. Il y avait également l'atelier de gravure Vincent, qui s'étendait jusqu'aux immeubles actuels le long de la Bourbre. Le quai débouchait sur un petit sentier qui s'en allait rejoindre le pont de Rame. On traversait là pour rejoindre la Grande Rue de Jallieu, où l'on allait chercher la viande et le pain, faire les courses à l'épicerie. Tous les commerces se trouvaient de l'autre côté.

À l'intersection de la rue de La Rivoire et de la rue de l'Hôtel de Ville, on peut encore voir une croix, dite « Croix de la mission ». En partant de là vers l'étang de Rosières, on longeait sur la droite le parc Brunet-Lecomte, avec le château et la conciergerie qui abrite actuellement la maison des syndicats. Ensuite, on pouvait voir paître des bestiaux dans un grand pré qui appartenait à un maquignon. Plus loin commençait la rue Charles-Tete, bordée de petites maisons avec leurs jardins. Au-delà se trouvait la ferme Verger, puis, en direction de l'avenue du Professeur-Tixier, la ferme Genin. Cette ferme était entourée de pâturages et de champs de maïs, au milieu desquels un petit chemin se dirigeait vers Rosières.

De l'autre côté de la Croix de la mission, au nord, s'étendaient les jardins de la maison blanche Diederichs, dont les locataires étaient des employés de la fonderie. La rue des Charmettes, où se trouvait notre maison, menait jusqu'à l'actuel parc Brunet-Lecomte, avec, dans les années 1928-1930, le café Gaston Bellefin, et sur le bord, des façades de maisons qui se suivaient jusqu'à une carrière. Là, il y avait encore un baraquement isolé, habité par des immigrés. Et puis encore quelques maisons, des pâturages, et enfin une route qui partait vers Ruy.

On pouvait revenir jusqu'à la maison blanche par un petit sentier longeant la rivière, ainsi qu'un bosquet, jusqu'au pont de bois romantique où les amoureux aimaient se donner rendez-vous et qui conduisait, sur l'autre rive, au chemin de Rosières. Avec les autres enfants du quartier, j'ai beaucoup joué au bord de cette rivière. L'été, on y pêchait le barbot. Les poissons passaient un moment dans un bocal, et le soir, on les rejetait à la Bourbre. Il arrivait bien sûr que l'eau de la rivière prenne des couleurs bizarres, ou bien dégage de

mauvaises odeurs. Mais, tout de même, on l'aimait bien, notre Bourbre ! Nous enfilions de vieilles chaussures pour parcourir son lit, et les plus « durs » allaient pieds nus. Enfin, l'autre grande préoccupation quotidienne était d'aller chercher le lait à la ferme. En fait, nous étions comme à la campagne !

*Louise Meunier a évoqué alors ses années d'adolescence, et nous avons cru reconnaître plus d'une fois, dans son témoignage, nos propres souvenirs…*

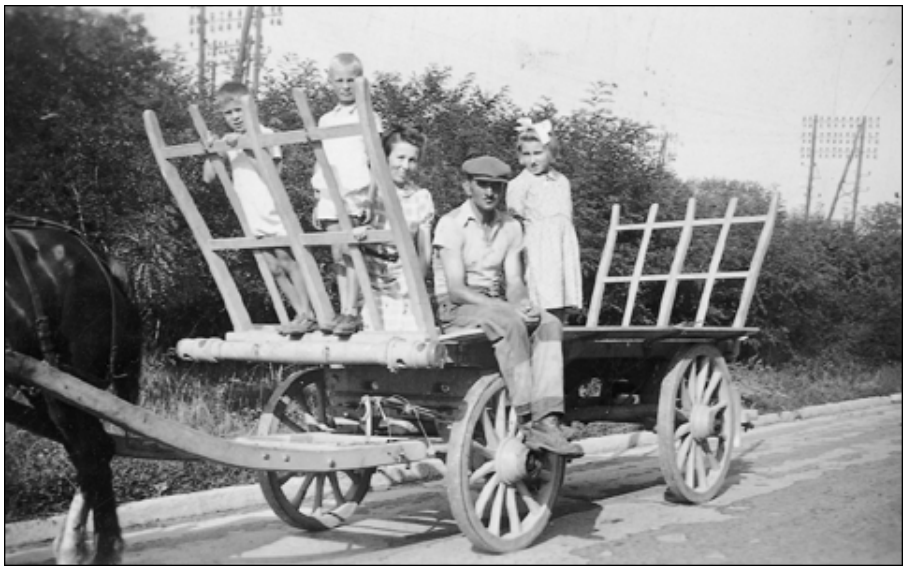
– Plus tard, *a-t-elle dit*, j'ai fait partie d'une bonne bande de copains et copines. En hiver, une de nos distractions préférées était le cinéma. En été, nous faisions des balades à bicyclette, par exemple à Crémieu, pour aller visiter le château, les halles avec leurs anciennes mesures à grain dans la pierre, et puis les grottes de La Balme: là, je me souviens que chacun avait en main une bougie sur une planchette, et qu'on voyait serpenter très loin devant nous, dans l'obscurité, le petit pèlerinage lumineux des groupes précédents. On éclairait le « Balcon de François I$^{er}$ », puis celui de Mandrin* qui, paraît-il, était venu se cacher là. Enfin, nos balades étaient agréables! Nous nous partagions le contenu du pique-nique entre garçons et filles. Après nos balades, le soir, nous allions danser dans les bals organisés sur les terrains de boule, en attendant les jours de vogue. À cette époque, les « boîtes » n'existaient pas! Et ce n'était pas plus mal.

Notre jeunesse a été heureuse. À une certaine époque, nous avons accueilli parmi nous un jeune Syrien. Il était de grande famille, des clients de Diederichs, et ses parents étaient venus s'enquérir sur place du fonctionnement des métiers à tisser. « Puis-je me joindre à vous ? » avait-il demandé. Il était d'une éducation raffinée et, un jour, nous avait fait venir de Syrie de merveilleux « gâteaux de fleurs ».

*Diederichs, Brunet-Lecomte, Dolbeau… Des noms d'usine, au cœur des souvenirs d'enfance. L'univers des adultes… Il faudrait bien sûr explorer ce monde du travail, et déjà nous sentions que cela constituerait un chapitre important de notre enquête… Mais quelqu'un d'autre reprenait la parole, pour évoquer les jeux d'adolescents à La Grive :*

* Louis Mandrin, bandit. Né en 1724 à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, il détroussa les Fermiers de l'impôt, ce qui lui valut de devenir un héros populaire, après sa mort, roué vif, en 1755.

– Une des choses qui paraissent curieuses aujourd'hui, *a dit Josette Capellazo,* c'est qu'avant l'école, à 13 heures, les garçons jouaient au foot sur la route; les filles regardaient, assises sur le trottoir; il devait passer au maximum une voiture toutes les demi-heures, et encore cornait-elle longtemps à l'avance! Avec les grandes personnes, de même, on prenait la soupe le soir sur le trottoir.



*En famille sur le char*
*(Photo J. Gonon)*